

## Anthropologie et Sociétés



# Les fêtes dans le monde hindou. Numéro spécial de l'Homme (Tome XXII, 3, 1982). Recueilli par Gérard Toffin, 141 pages 22 photos, tableaux, plans, etc.

Eric Schwimmer

Volume 8, numéro 3, 1984

Comprendre et modifier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006227ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006227ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schwimmer, E. (1984). Compte rendu de [Les fêtes dans le monde hindou. Numéro spécial de l'Homme (Tome XXII, 3, 1982). Recueilli par Gérard Toffin, 141 pages 22 photos, tableaux, plans, etc.] *Anthropologie et Sociétés*, 8(3), 191–192. <https://doi.org/10.7202/006227ar>

Au total, on peut penser que le livre d'Elliott aura le plus d'impact bien que j'estime que, malgré l'intérêt descriptif des textes qui le composent, la réputation de ce recueil est surfaite. L'ouvrage de Goldstein et Bienvenue devrait être plus utile aux enseignants. Sa construction très analytique a cependant comme conséquence une certaine froideur qui le rend plus monotone. Bref, l'approche culturaliste et l'approche sociologiste sont moins mauvaises qu'insuffisantes. Il est difficile de savoir comment appeler un point de vue où on tenterait d'intégrer la dimension ethno-linguistique, l'organisation du pouvoir d'État, la structure des classes sociales et la division socio-économique en régions. À ma connaissance, pareille intégration théorique reste encore à faire. Je serais enclin à croire que ce n'est pas en avalisant le discours du Secrétariat d'État au Multiculturalisme ni celui des Affaires Intergouvernementales québécoises qu'on y arrivera. Au fond, ce qui manque aux études ethniques canadiennes, ne serait-ce pas une vraie perspective internationale ?

Pierre-André Tremblay  
Département d'anthropologie  
Université Laval

---

*Les fêtes dans le monde hindou.* Numéro spécial de *l'Homme* (Tome XXII, 3, 1982). Recueilli par Gérard Toffin, 141 pages, 22 photos, tableaux, plans, etc.

Ce recueil reprend, pour l'essentiel, le schéma classique, tel qu'il a été défini par E. Durkheim, A. Van Gennep et R. Caillois, de la fête conçue comme un phénomène social collectif, avec des phases d'inversion, une mise en question des valeurs, une recréation de l'Univers à certains moments de l'année. Dans son introduction au recueil, G. Toffin attribue à ce schéma « une portée quasi universelle ». Il l'applique donc tel quel aux fêtes en milieu hindou. Sa discussion de la théorie générale de la fête se limite à une brève polémique (dans un renvoi en bas de page) contre le point de vue de Duvignaud, et de Victor Turner aussi, qui serait selon lui insuffisamment universel et selon lequel la fête serait « un moment proprement anomique, une irruption brisant les cadres de la société ». Se fiant donc pleinement au schéma classique, le recueil se contente d'examiner les formes particulières qu'il prend dans chaque culture.

Afin d'éviter la redondance théorique, les contributeurs de ce recueil présentent donc les fêtes hindoues comme une sorte d'arrière-fond descriptif qui leur permet de s'occuper de problèmes différents tels la conception du temps (Gaborieau), le statut de la femme (Bouillier), les rapports entre les castes (Herrenschmidt), le principe hiérarchique (Toffin). Ce sont en effet quatre problèmes théoriques de première importance à chacun desquels l'un ou l'autre des contributeurs fait une contribution brillante et originale. On ne se plaindra donc pas du niveau professionnel de ce numéro spécial, qui est vraiment admirable.

Devrait-on cependant continuer à se fier totalement à ce schéma classique du concept de la fête ? En effet, on ne peut pas ignorer indéfiniment ses faiblesses. D'abord, les fêtes expriment les contradictions existant entre les castes, entre les sexes, et souvent aussi entre les classes. Chaque segment de la société tend à célébrer ses propres fêtes exprimant ces contradictions de son point de vue. Cette segmentation de la fête devient d'ailleurs tout à fait manifeste dans les articles de ce recueil. Elle ne contredit certes pas nécessairement le schéma classique car certaines sociétés (telle la société indienne) reconnaissent un principe de la hiérarchie subordonnant chaque système segmentaire de fêtes

à certaines valeurs d'une généralité plus vaste. À travers ses engagements segmentaires, les fêtes reproduisent alors toujours les mêmes valeurs générales. Retrouvé à travers plusieurs grandes régions du monde, un tel principe de hiérarchie est toutefois loin d'être universel. M. Toffin n'est donc pas en bonne posture de rejeter des théories comme celles de Duvignaud (et de V. Turner ?) sous le prétexte que celles-ci ne sont pas valables universellement, car la même objection frapperait la sienne.

Deuxièmement, ce schéma de la fête emprunté par les chercheurs autour de M. Toffin semble négliger un aspect « classique » de la fête et de la production symbolique : celui de sa périodicité, même si cet aspect est élaboré dans un texte aussi justement célèbre que l'essai sur les variations saisonnières de Marcel Mauss. Plus récemment d'ailleurs, certains chercheurs comme Roy Rappaport et Vittorio Lanternari (sans même parler de Claude Lévi-Strauss) ont développé davantage les questions difficiles provoquées par le caractère périodique des fêtes et de la production symbolique. On se demande donc si le problème général de la fête est vraiment résolu comme le groupe de M. Toffin semble penser ou si celui-ci l'a plutôt esquivé.

Eric Schwimmer  
Département d'anthropologie  
Université Laval

---

**Colette PETONNET : *Espaces habités, Ethnologie des banlieues*, Éditions Galilée, Paris, 1982, 174 p., croquis.**

L'ethnologie urbaine tente, depuis quelques années, d'identifier la dynamique spatio-temporelle des modes de regroupement de population dans l'espace urbain. Une telle exploration permet de découvrir la logique organisationnelle qui sous-tend l'espace-temps-relations dans des espaces habités par des populations diverses.

Dans les quartiers prolétaires, l'équilibre atteint entre des gens d'origines ethniques diverses est souvent bousculé par les politiques municipales. En tentant de saisir l'ordre sous-jacent de ces regroupements volontaires, l'auteure explicite le sentiment d'arrachement, le déséquilibre vécu par ces habitants lorsqu'ils sont relogés autoritairement suite à la « résorption » de quartiers dits « insalubres ».

Colette Pétonnet a observé durant cinq ans des espaces ouvriers différents : le vieux quartier et le bidonville mais également le pavillon de banlieue et les immeubles de logement.

Des points cruciaux ressortent ainsi de son analyse du vieux quartier. L'habitation y est possible à un coût moindre que partout ailleurs dans la ville tandis que les résidents y forment des noyaux, des micro-majorités ethniques, que la condition de classe rapproche. En dépit de l'hétérogénéité des habitants et de leurs modes de vie, elle démontre l'existence d'un équilibre toujours recréé, en s'appuyant sur des exemples divers qui attestent de la complémentarité entre habitants. La ville, dit-elle, « est par excellence le lieu de reconnaissance des différences » et chacun apprend à s'y situer par rapport aux autres tout en préservant son intimité (p. 17).

Pétonnet poursuit son enquête dans les bidonvilles au sujet desquels elle souligne le choix de l'individu de s'y fixer ou de le créer, selon le cas. Elle s'insurge contre l'idée